

L'inconnu ne s'enseigne pas : il s'anime

Méryl MARCHETTI

La question pédagogique est devenue l'argument de discrimination et contrôle du politique sur la création. Des élus régionaux, départementaux, municipaux qui demandent des « critères » pour déterminer « quels artistes subventionner » proposent de distinguer « l'artiste, qui vit de son oeuvre » et « l'animateur, qui vit d'ateliers. »

Double confusion : confusion d'abord entre projet et oeuvre, « votre projet d'entreprise est-il artistique ou pédagogique ? » alors que l'oeuvre suppose l'inséparation entre pédagogique et artistique ; confusion ensuite entre administratif et culturel.

Projet et oeuvre

Les artistes n'animent pas des ateliers pour « vivre » ou « faire entrer de l'argent » dans leur association. La conceptualisation et l'animation d'ateliers fait désormais partie intégrante de l'oeuvre, de l'oeuvre agissante.

Parce que pour organiser le débat critique dans lequel prend et se développe sa propre recherche, l'écrivain doit engager ses concitoyens dans un travail de la langue distancié, et les rendre responsables de leur lecture et écriture. Le musicien doit former son public à le bousculer, le penser, le gêner, afin de ne pas devenir une interprétation de lui-même ou s'apparaître comme le double de son double enregistré. Et comment des plasticiens peuvent-ils encore accepter les vernissages où autour des petits fours se discute tout sauf peinture, alors que d'autres matérialisent par l'atelier « le journal du regard » que suscite leur exposition ?

Si la société s'est emparée des ateliers sans forcément anticiper sur le bouleversement, acter les utopies pratiques, les répercuter et trier ce qu'elles font apparaître comme obsolète, les artistes savent que leur pédagogie dépasse la stratégie ponctuelle et infléchit le sens de leur oeuvre : il y a ceux qui forment les participants à animer après avoir vécu leur premier atelier, ceux qui animent sans perspective de formation à l'animation, ceux qui animent pour fidéliser un public, ceux qui refusent d'animer...

Autant de choix d'action sur et de transformation du mode de vie culturel.

Un inconnu est possible, et personne ne peut le programmer. Il s'anime.

Politique ou politique ?

Autrement dit, ce qu'un artiste fait du pédagogique dit ce qu'il fait à nos cultures. Aucun positionnement politique ne peut aujourd'hui l'ignorer, il y a deux états de fait :

– d'une part, largement répandue dans la société la représentation du produit fini – livre, cd, film, spectacle, toile... – qui régresse le lecteur en consommateur ;

– d'autre part la démultiplication extensive des ateliers sur le territoire, qui font participer de plus en plus de populations à la transformation consciente de nos imaginaires par prise de pouvoir sur les pratiques artistiques et les processus de création.

Pour les élus, séparer artistes et animateurs permet de garder le contrôle : soumettre la vie culturelle, par des critères qui lui sont extérieurs – administratifs – à leur autorité.

Attention : la vie culturelle, pas spécifiquement les artistes.

Alors que la question de l'intermittence efface l'artistique derrière les arguments administratifs et financiers, que les médiathèques et musées imposent des frontières municipales et départementales aux identités culturelles, que l'industrie du disque recompose son circuit du droit d'auteur autour de chacun de ses faux-contacts, que multinationales et conseils généraux partagent les dettes des festivals, que les scènes nationales s'échangent dates et artistes et imposent ainsi « leur choix de ce qu'il se passe à Bayonne à Lille, sans l'avis de Bayonne mais avec celui du ministère », l'atelier reste le seul lieu public où culture et création se disent, se pensent et débattent avec leurs mots, crises et difficultés ; non à travers l'arithmétique et la géographie administratives.

Dernier lieu où l'on ose penser la création. Et on ne peut prévoir l'avenir d'un atelier ni le contenir.

La situation est historique

D'un côté l'ingénierie pédagogique a atteint un niveau de pointe qui permet de concevoir très vite des ateliers puissants pour les situations les plus diverses. De l'autre, du fait même que la majorité des artistes aujourd'hui se trouvent

confrontés à l'animation, est né un débat entre les tenants d'un structuralisme : « Le lecteur est créateur, mais chaque lecteur selon son niveau », et des constructivistes : « Plus tu tiens le lecteur pour capable, plus tu peux aller loin dans ton écriture. »

Dans cette crise apparaissent des romans qui absorbent l'atelier d'écriture, et qui ne peuvent être lus que si le lecteur écrit en parallèle. Des spectacles annoncés comme tels, mais qui piègent le public dans un atelier d'improvisation. Ou encore des galeries qui se retournent brusquement comme un gant dans la rue, et dont l'exposition ne se réalise qu'avec la participation et la réflexion des passants.

On ne sait pas encore à quoi on œuvre. Mais on y trouve une autre société. Une autre manière de lire. De s'organiser sur la place publique pour qu'elle ne se fasse pas récupérer. De ménager le temps à l'incompréhension.

En un sens les élus ont donc bien raison : la pédagogie est devenue l'argument artistique radical, qui permet de dominer les obstacles en les contournant, et d'atteindre immédiatement l'homme dans le lecteur. Le folklore de l'atelier, insinué plus profondément dans les mailles associatives, scolaires et communales, propage ses motifs. Même s'ils sont mal assimilables au design des festivals de masse, expos concentrationnaires, et succès sans librairie. Une peste. ◆

